

FABLE IX.

L'Huître et les Plaigneurs.
 Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
 Une huître, que le flot y venait d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent,
 A l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
 L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 Je ne l'ai pas mauvais aussi.
 Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 Hé bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie.
 Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin arrive ; ils le prennent pour juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à l'ail,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

FABLE X.

Le Loup, et le Chien maigre.

Autrefois Carpillon fretin
 Eut beau prêcher, il eut beau dire,
 On le mit dans la poêle à frire.
 Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main
 Sous espoir de grosse aventure
 Est imprudence toute pure.
 Le pêcheur eut raison ; Carpillon n'eut pas tort :
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie
 Ramasser, dans un grand nombre d'éditions ; mais aucune
 des éditions originales ne porte cette leçon. L'Académie fran-
 çaise dans la première édition de son dictionnaire, définit de
 la manière suivante le verbe amasser : « Relever de terre ce
 qui est tombé. Amasser ses gains, amasser un papier. »
 Aujourd'hui le mot propre, dans ces phrases, serait ramas-
 ser. La langue a varié.
 Nom donné par Rabelais à un homme de justice. (Ranta-
 gueil, III, 39.) Depuis Racine, par sa comédie des Plaideurs,
 et la Fontaine, par ses fables, ont rendu ce nom populaire.
 Expression proverbiale, pour dire ne leur laissez rien.
 Voyez la fable III du livre V.

Ce que j'avancai lors, de quelque trait encor
 Certain loup, aussi sot que le pêcheur, fut sage.
 Trouvant un chien hors du village,
 S'en allait l'emporter. Le chien représentait
 Sa maigreur : J'a' ne plaise à votre seigneurie
 De me prendre en cet état-là ;
 Attendez : mon maître marie
 Sa fille unique, et vous jugez
 Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
 Le loup le croit, le loup le laisse.
 Le loup, quelques jours écoulés,
 Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre ;
 Mais le drôle était au logis.
 Il dit au loup par un treillis :
 Ami, je vais sortir ; et si tu veux attendre
 Le portier du logis et moi,
 Nous serons tout à l'heure à toi.
 Ce portier du logis était un chien énorme,
 Expédiant les loups en forme.
 Celui-ci s'en douta, serviteur au portier,
 Dit-il ; et de courir, il eut la même envie.
 Mais il n'était pas fort habile :
 Ce loup ne savait pas encore bien son métier.

FABLE XI.

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempérament
 Que le maître de la nature
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement ;
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
 Le blé, riche présent de la blonde Cérés,
 Trop touffu bien souvent épuise les guérets ;
 En superfluités s'épandant d'ordinaire
 Et poussant trop abondamment,
 Il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins ; tant le luxe sait plaire.
 Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigieuses moissons ;
 Tout au travers ils se jetèrent
 Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
 Tant que le ciel permit aux loups

D'en croquer quelques uns ; ils les croquèrent tous ;
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
 Puis le ciel permit aux humains
 De punir ces derniers : les humains abusèrent
 A leur tour des ordres divins.
 De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans l'excès.
 Lors, pour alors, l'homme a le plus de pente
 Déjà, à présent, vieux langage.

Il fautrait faire le procès
 Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
 Qui ne pêche en ceci. Rien de trop est un point
 Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

FABLE XII.

Le Cierge.

Attendez : mon maître marie
 Sa fille unique, et vous jugez
 Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
 C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
 Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
 Au mont Hymette, et se gorger
 Des trésors qu'en ce lieu les zéphyr entrèient.
 Quand on eut des palais de ces filles du ciel,
 Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose
 Ou, pour dire en français la chose
 Après que les ruches sans miel
 N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
 Maint cierge aussi fut façonné
 Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
 Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie.
 Et, nouvel Empédocle, aux flammes condamné
 Par sa propre et pure folie
 Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
 Ce cierge ne savait grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
 Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
 L'Empédocle de cire au brasier se fondit
 Il n'était pas plus fou que l'autre.

FABLE XIII.

Jupiter et le Passager.

Oh ! combien le péril enrichit les dieux,
 Si nous nous souvenions de vieux qu'il nous fait faire !
 Mais, le péril passe, l'on ne se souvient guère
 De ce qu'on a promis aux dieux.
 On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
 Jupiter, dit l'impie, est un bon écrivain,
 Pour corriger le blé, le blé, le blé, le blé,
 Il ne se sert jamais d'huissier.
 Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
 Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager pendant l'orage
 Ayait voué cent bœufs au vainqueur des Titans
 Il n'en avait pas un ; vouer cent éléphants
 Puis le ciel permit aux humains
 Hymette était une montagne célèbre, par les poètes située
 dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel.
 (Note de la Fontaine.)
 Empédocle était un philosophe ancien, qui ne pouvant
 comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par
 une vanité ridicule ; et, trouvant l'action belle, de peur d'en
 perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pan-
 toufles au pied du mont. (Note de la Fontaine.)

N'aurait pas conté davantage.
 Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
 Au nez de Jupiter la fumée en monta.
 Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
 C'est un parfum de bœuf que la grandeur respire.
 La fumée est la part ; je ne te dois plus rien.
 Jupiter fit semblant de rire ;
 Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien.
 Envoyant un songe lui dire
 Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
 Courut au trésor comme au feu.
 Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse
 Qu'un écu pour toute ressource,
 Il leur promit cent talents d'or.
 Bien comptés, et d'un tel trésor
 On l'avait enterré dedans telle dougade.
 L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
 Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
 Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
 Porter tes cent talents en don.

FABLE XIV.

Le Chat et le Renard.

Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
 Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
 S'en allaient en pèlerinage.
 C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
 Deux francs-patte-pelus, qui, des frais du voyage,
 Croquant mainte solaille, escroquant maint fromage,
 S'indemnisèrent à qui mieux mieux.
 Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
 Pour l'accourir ils disputèrent.
 La dispute est d'un grand secours.
 Sans elle on dormirait toujours.
 Nos pèlerins s'égoillèrent.
 Ayant bien disputé, l'on parla du prochain
 Le renard au chat dit enfin :
 Tu prétends être fort habile,
 En sais-tu tant que moi ? Pat cent ruses au sac
 Non, dit l'autre ; je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
 Le pêcheur eut raison ; Carpillon n'eut pas tort ;
 Au lieu de tartufs, le est retranché pour lui-même
 vers, et par licence poétique.

Un des commentateurs de notre poète remarque avec rai-
 son que les deux substantifs tartufe et patelin, créés par le
 théâtre et présentés à l'esprit sans plus déterminé qu'hyppo-
 crité et éditin, parce que la société en nous montrant ces deux
 personnages, bien avertie pour nous l'analogie de leurs noms
 avec leurs caractères, nous avertit de leur nature.
 Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre de
 Pantagruel (t. II, p. 17), dit : « Adjugez qu'on est un patelin
 les vieux quartiers de lune aux capards, cagots, matagots,
 botineurs, papelards, butgoz, pataspeluz, portails de
 rogatons, chattemittes. » Le Dictionnaire dit que la dénomina-
 tion de pataspeluz dérive de l'assonance à la simplicité de
 Jacob, qui se couvrait les mains de peaux de bêtes pour sup-
 planter Esau.

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
 Eux de recommencer la dispute à l'envi.
 Sur le que si, que non, tous deux étant amis,
 Une meute apaisa la noise.
 Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami,
 Cherche en ta cervelle matoise
 Un stratagème sur : pour moi, voici le mien.
 A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien,
 L'autre fit cent tours inutiles
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
 Tous les confrères de Brifaut.
 Partout il tenta des asiles,
 Et ce fut partout sans succès.
 La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
 Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
 L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
 On perd du temps au choix, on tente, on veut tout
 N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon, laissez faire.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme, et le Voleur.

Un mari fort amoureux
 Fort amoureux de sa femme
 Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.
 Jamais œillade de la dame
 Propos flatteur et gracieux,
 Mot d'amitié, ni doux sourire,
 Défiant le pauvre sire,
 N'avaient fait soupçonner qu'il fut vraiment chéri.
 Je le crois ; c'était un mari.
 Il ne tint point à l'hyménée
 Que, content de sa destinée,
 Il n'en remerciât les dieux.
 Mais quoi ! si l'amour n'assaisonne
 Les plaisirs que l'hymen nous donne
 Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
 Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
 Et n'ayant caressé son mari de sa vie
 Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur
 Interrompit la doléance
 La pauvre femme eut si grand peur
 Qu'elle chercha quelque assurance
 Entré les bras de son époux.

Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
 Me serait inconnu ! Prends donc en récompense
 Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance.
 Tous les chiens de chasse. Le nom de Brifaut, qui autre-
 fois signifiait *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.
 Partout il tenta de se mettre à l'abri dans des asiles. Ellipse
 hardie, mais heureuse.

Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
 Gens honteux, ni fort délicats :
 Celui-ci fit sa main.
 J'enfère de ce conte
 Que la plus forte passion
 C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion,
 Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte.
 J'en ai pour preuve cet amant
 Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
 L'emportant à travers la flamme.
 J'ai aimé assez cet emportement.
 Le conte m'en a plu toujours infiniment :
 Il est bien d'une âme espagnole,
 Et plus grande encore que folle.

FABLE XVI.

Le Trésor et les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse
 C'est-à-dire n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il ferait bien
 De se pendre, et finir lui-même sa misère ;
 Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
 Genre de mort qui ne doit pas
 A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention, une vieille mesure
 Fut la scène où devait se passer l'aventure.
 Il y porte une corde, et veut avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille, vieille et peu forte,
 C'est-à-dire, quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.
 La Fontaine fait ici allusion à l'aventure du comte de Villa-
 Medina avec Elisabeth de France, fille de Henri IV, et femme
 de Philippe IV, roi d'Espagne. Pour attirer Elisabeth chez lui,
 le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un
 spectacle à machines, qu'il fit monter à grands frais. Pendant
 la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais ; puis,
 profitant du désordre et de la frayeur causés par les flammes,
 qui s'élevaient de toutes parts, il s'empara de la reine, et sa-
 tisfit ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune et au risque
 de sa vie, le désir qu'il avait d'embrasser celle qu'il aimait, et
 de l'enlever dans ses bras. Voyez le *Voyage d'Espagne*, par
 Aarsen de Sommerdick ; Cologne, 1666, in-18, p. 49, ou p. 51
 de la première édition, même année, mais sans indication de
 ville.

L'origine de cette expression proverbiale est racontée fort
 agréablement dans une petite pièce de vers de Saint-Gelais. Un
 charlatan avait promis de faire voir le diable ; pressé de rem-
 plir sa promesse, il ouvrit, en présence de la foule qui l'en-
 tourait, une bourse vide.
 Et c'est, dit-il, le diable, voyez vous bien
 Qu'ouvrit sa bourse et ne voit rien dedans.

Voyez le *Recueil des poètes français depuis Villon jusqu'à
 Benserade*, édit. 1732, t. I, p. 146.
 4 Qui ne convient pas.

S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse, et l'emporte
 Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or.
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
 Tandis que le galant à grands pas se retire,
 L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
 Absent.
 Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
 Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai
 Ou de corde je mangerai.
 Le laç était tout prêt, il n'y manquait qu'un homme :
 Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
 Ce qui le console peut-être
 Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
 Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
 Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
 Thésaurisant pour les voleurs
 Pour ses parents, ou pour la terre.
 Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
 Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
 Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
 Cette déesse inconstante
 Se mit alors en l'esprit
 De voir un homme se pendre
 Et celui qui se pendit du mort d'un autre
 S'y devait le moins attendre.

FABLE XVII.

Le Singe et le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
 Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
 D'animaux mal faisants c'était un très-bon plat :
 Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
 Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
 L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage.
 Bertrand déroba tout ; Raton, de son côté
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
 Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 Regardaient rôtir des marrons.
 Les escroquer était une très-bonne affaire :
 Nos galans y voyaient double profit à faire,
 Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître
 Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
 Propre à tirer marrons du feu,
 Certes, marrons verraient beau jeu
 Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
 D'une manière délicate,
 Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;

Puis les reporte à plusieurs fois ;
 Tire un marron ; puis deux, et puis trois en esotoué ;
 Et cependant Bertrand les croque.
 Une servante vient : adieu mes gens, Raton
 N'était pas content ; ce dit-on.
 Ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes
 Qui, flattés d'un pareil emploi
 Vont s'échauffer en des provinces
 Pour le profit de quelque roi.

FABLE XVIII.

Le Milan et le Rossignol.

Après que le milan, manifeste voleur,
 Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
 Et fait crier sur lui les enfants du village,
 Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
 Le héraut du printemps lui demanda la vie.
 Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?
 Écoutez plutôt ma chanson :
 Je vous raconterai Térée et son envie. —
 Qui Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ?
 Non pas ; c'était un roi dont les feux violents
 Me firent ressentir leur ardeur criminelle !
 Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
 Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun
 Le milan alors lui répliqua :
 Vraiment, nous voici bien lorsque je suis à jeun,
 Tu me viens parler de musique
 J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
 Tu peux lui conter ces merveilles :
 Pour un milan, il s'en rira.
 Ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE XIX.

Le Berger et son Troupeau.

Quoi ! toujours il me manquera
 Quelqu'un de ce peuple imbecile !
 Toujours le vol me l'en gèbera
 J'aurai beau les compter, ils étaient plus de mille
 Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin.
 Robin mouton, qui par la ville
 Qu'elle cherche quelque assurance

1 Voyez Ovide, *Métamorph.*, VI, 45, et la note 2 de la fa-
 ble xv du livre III.
 2 Ce proverbe existait du temps des Romains, on peut-être il
 est né d'un bon mot de Caton le censeur. Voyez Plutarque,
Vie de Caton le censeur, t. III, p. 308 de la traduction d'Anjot,
 édit. de Clavier ; et aussi Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, 63,
 t. II, p. 160, édit. 1741, in-4.
 3 Dans Rabelais, le marchand dit à Panurge : « Vous avez
 nom Robin Mouton. Voyez ce mouton-là, il a le nom Robba »
 comme vous » *Pantagruel*, l. IV, ch. XLVI, p. 443.

Me suivait pour un peu de pain,
 Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !
 Hélas ! de ma musette il entendait le son,
 Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
 Ah ! le pauvre Robin mouton
 Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
 Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
 Il harangua tout le troupeau,
 Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
 Les conjurant de tenir ferme !
 Cela seul suffirait pour écarter les loups.
 Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
 De ne bouger non plus qu'un terme.
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
 Qui nous a pris Robin mouton.
 Chacun en répond sur sa tête,
 Guillot les crut, et leur fit fête.
 Cependant devant qu'il fût nuit,
 Il arriva nouvel encombre !
 Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit,
 Ce n'était pas un loup, ce n'était que l'ombre.
 Haranguez de méchants soldats,
 Ils promettent de faire rage,
 Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage,
 Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

LIVRE DIXIEME.

FABLE PREMIERE

Les deux Rats, le Renard, et l'OEuf.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris, je vous louerai, il n'est que trop aisé :
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé.
 En cela peu semblable au reste des mortelles,
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles,
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
 Je ne les blâme point, je souffre cette humeur.
 Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux
 Ce breuvage vanté par le peuple rimé,
 Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
 Et dont nous environons tous les dieux de la terre,
 C'est la louange, Iris, vous ne la goûtez point ;
 D'autres propos chez vous récompensent ce point :
 Propos, agréables commences,
 Où le hasard fournit cent matières diverses ;
 Dans la table d'un livre III, le berger porte aussi le nom
 de Guillot.

Jusqu'à la fin de votre entretien
 La bagatelle a part le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde et sa croyance,
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bon, je soutiens
 Qu'il fait de tout aux entretiens.
 C'est un parler où Flore épand ses biens,
 Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces fables aussi j'entreteigne des traits
 De certaine philosophie,
 Subtile, engageante, et hardie.
 On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
 Qui parler ? Ils disent donc
 Que la bête est une machine,
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts ;
 Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
 La première y meut la seconde ;
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
 L'objet la frappe en un endroit,
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté !
 L'animal se sent agité
 De mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelque autre de ces états.
 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre
 Voie de la façon que Descartes l'expose :
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les patiens, et qui tient le milieu
 Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'homme et l'homme
 Le tient tel de nos gens ; franche bête de somme,
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur
 Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
 Madame de la Sablière craignait surtout le ridicule qui
 s'attache à la réputation de femme savante ; et la Fontaine se
 conforme à ses goûts en ayant l'air d'ignorer qu'elle fût au
 courant de la philosophie mise en vogue par Descartes. Instruite
 par Sauveteur et Bernier, elle en savait plus sur ces matières que
 notre poète. Elle mourut le 8 janvier 1683, laissant la réputation
 d'une des femmes les plus aimables et les plus instruites de son
 siècle. Nous avons donné d'amples détails sur ce qui la concerne
 dans l'Histoire de la vie, et des ouvrages de Jean de la Fontaine,
 troisième édition, pag. 220-222.

J'ai le don de penser ; et je sais que je pense
 Or, vous savez, Iris, de certaine science
 Que, quand la bête penserait
 La bête ne réfléchirait
 Sur l'objet ni sur sa pensée
 Descartes va plus loin, et soutient nettement
 Qu'elle ne pense nullement
 Vous n'êtes point embarrassé
 De le croire ; ni moi, Cependant, quand aux bois
 Le bruit des cors, celui des voix
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre et brouiller la voie
 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors
 En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce
 Que de raisonnements pour conserver ses jours
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours
 Et le change et cent stratagèmes
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur
 On le déchire après sa mort
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
 Voit ses petits
 En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
 Qui ne peut fuir, encor par les airs le trépas
 Elle fait la blesée, et va traînant de l'aile
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
 Où l'on sait que les habitants
 Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
 Dans une ignorance profonde ;
 Je parle des humains ; car, quant aux animaux
 Ils y construisent des travaux
 Qui des torrents grossis arrêtent le ravage
 Et font communiquer l'un et l'autre rivage
 L'édifice résiste, et dure en son entier
 Après un lit de bois est un lit de mortier
 Chaque castor agit communément en est la tâche ;
 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
 Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
 La république de Platon
 Ne serait rien que l'apprentie
 De cette famille amphibie
 Ils savent en hiver clever leurs maisons
 Tous les édifices modernes ont mis sans aucune raison
 dans le pluriel, que confien-
 nent les éditions données par la Fontaine, et l'édition de 1729.

Passent les étangs sur des ponts
 Fruit de leur art, savant ouvrage
 Et nos parcs ont beau le voir
 Jusqu'à présent tout leur savoir
 Est de passer l'onde à la nage
 Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;
 Mais voici beaucoup plus, écoutez ce récit
 Que je tiens d'un roi plein de gloire,
 Le défenseur du Nord vous sera mon garant :
 Je vais citer un prince aimé de la Victoire,
 Son nom seul est un mur à l'empire ottoman ;
 C'est le roi polonais, jamais un roi ne ment
 Il dit donc, que sur sa frontière
 Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
 Le sang qui se transmet des pères aux enfants
 En renouvelle la matière
 Ces animaux, dit-il, sont germains du renard,
 Jamais la guerre avec tant d'art
 Ne s'est faite parmi les hommes,
 Non pas même au siècle où nous sommes,
 Corps de garde avancé, vedettes, espions,
 Embuscades, partis, et mille inventions
 D'une pernicieuse et maudite science
 Elle du Styx, et mère des héros
 Exercent de ces animaux
 Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
 Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,
 Et qu'il rendit aussi le rival d'Épique ?
 Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?
 Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
 Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
 Que la mémoire est corporelle ;
 Et que, pour en venir aux exemples divers
 Que j'ai mis en jour dans ces vers
 L'animal n'a besoin que d'elle.
 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
 Chercher, par le même chemin
 L'image auparavant tracée
 Qui sur les mêmes pas revient pareillement
 Sans le secours de la pensée
 Causer un même événement
 Nous agissons tout autrement
 La volonté nous détermine
 Non l'objet, ni l'instinct, ni le parler, je chemine
 Et j'en suis certain agent
 Tout obéit dans ma machine
 A ce principe intelligent
 Propos, agréables commences
 Où le hasard fournit cent matières diverses ;
 * Sobieski vainqueur des Turcs à Choczim en 1673 ; il passa
 quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de
 la Sablière, chez laquelle la Fontaine eut de fréquentes oc-
 casions de s'entretenir avec lui.
 * Descartes.